L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 1er MARS 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 1er MARS 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Un wagon de chemin de fer de pommes de terre à l'encan.

Par W. I. Hodgson et Fils, encanteurs, à midi aujourd'hui. Voir l'annonce dans une autre colonne.

La Prime et la Question d'Economie.

Ils sont forts à la Chambre des Représentants dans les questions d'économie ; ils retranchent, ils rognent impitoyablement, s'agit-il de la plus belle des entreprises d'utilité publique ou de l'acquit de la plus sacrée de toutes les dettes.

C'est ainsi qu'ils ont l'intention de se comporter à l'égard de la prime, que l'Etat doit sur la récolte de 1894-95. Ils ne nient pas la dette ; oh non ! Comment pourraient-ils la nier, d'ailleurs, puisque tout le monde la reconnaît, au Nord aussi bien qu'au Sud ; puisque presque toute la Presse en a proclamé le bien fondé ; puisque le Sénat lui-même vient de la consacrer par son vote ?

A qui fera-t-on croire que la majorité de la Chambre haute aurait voté un crédit pour le paiement des arriérés de la prime, si elle n'avait pas été parfaitement convaincue qu'en tout bien tout honneur, l'Etat devait cette prime ?

Aussi se garde-t-on bien de nier ? On se retranche derrière la question d'économie.

Au Sénat, on avait commencé par dire : nous ne devons pas. Il lui a été prouvé que l'on devait et il a dit : payons.

A la Chambre, c'est un autre refrain que l'on chante. On reconnait la dette ; mais on ne veut pas l'acquitter, parce que, dit-on, le budget est déjà beaucoup trop chargé.

A la bonne heure ; mais il y a une dette reconnue, avouée. Commencez par la payer. Vous dégrèverez après votre budget si vous le pouvez, et comme vous le pourrez. La question de justice, d'honnêteté doit passer avant tout le reste.

Nous concevrions que l'on dit à nos planteurs : "Je vous dois ; mais je n'ai pas assez d'argent en caisse pour m'acquitter envers vous aujourd'hui. Repassez plus tard, dans quinze jours, dans un mois, à la prochaine session, et nous règlerons. En attendant, voici la reconnaissance de ma dette revêtue de ma signature".

Cela se pratique tous les jours dans le commerce, sans que les affaires aient beaucoup à en souffrir. Mais répudier hautement, impudemment une créance sous prétexte que son paiement immédiat pourrait vous gener, c'est ce que nous n'admettrons jamais, c'est ce que ne fera pas, ce que ne peut pas faire la Chambre des Représentants. Une nouvelle campagne s'ouvre sur ce terrain.

Nos planteurs ont besoin du concours de tous ceux qui peuvent exercer une certaine influence sur le Congrès de Washington. Nous espérons bien qu'ils ne le leur refuseront pas.

Le petit Z..... est un de ces déclassés qui n'ont jamais fait œuvre de leur dix doigts et qui s'accommodent volontiers d'une douce oisiveté qu'ils affectent de déplorer.... pour la galerie..

—Décidément, disait-il à un ami, cette existence me pèse ; il faut à tout prix que je tâche de me caser quelque part.

—Toi ! allons donc ! s'écria l'ami. Le jour où tu seras décidé à chercher un emploi, tu enverras un commissionnaire !

L'Insurrection de Cuba.

Aucune population au monde n'aime les Cubains et ne sympathise avec eux autant que celle de l'Union Américaine et, surtout, celle des Etats du Sud. Nous sommes ici en communication constante avec eux, nous partageons leurs joies, leurs peines, leurs désirs, leurs espérances. Qu'ils cherchent à conquérir leur indépendance, nous le concevons, nous les en approuvons même. Mais ceux qui les mènent ou veulent les mener, sans en avoir reçu la mission ou l'autorisation, ne pourront jamais atteindre leur but, si noble, si patriotique qu'il soit, en fomentant une petite révolte à l'étranger, en prenant les armes à tout hasard, en levant, à grand'peine, çà et là, au fond d'une ou deux provinces, quelques bandes d'insurgés mal choisis, mal armés, mal équipés. De pareils mouvements, maladroitement préparés, encore plus maladroitement exécutés, ne peuvent aboutir qu'à la défaite et, par conséquent, au désordre, au brigandage, qui en sont fatalement les suites. Ils ne servent qu'à resserrer les liens qui unissent la colonie à la métropole. Comment quelques centaines d'hommes mal commandés, mal disciplinés, sont-ils capables de résister à l'armée régulière que l'Espagne entretient constamment dans l'île ? Quiconque est au fait de sa politique coloniale de cette puissance sait qu'elle tient obstinément à la conservation de Cuba, qu'elle n'épargnera ni son or, ni le sang de ses soldats, pour la maintenir sous sa domination.

Elle emploiera la douceur, si c'est possible ; la violence, s'il le faut ; mais elle ne reculera devant aucun moyen pour arriver à son but.

Pour les Cubains, en cas d'insurrection, il n'y a guères qu'une chance de réussite, c'est une intervention étrangère.

Mais alors ils n'acquerraient pas l'indépendance complète qu'ils rêvent et que d'autres rêvent pour eux. Ils ne feraient que passer d'une domination à une autre. Ils y gagneraient probablement beaucoup. Annexés à une autre puissance plus libérale, ils jouiraient probablement d'une plus grande somme de liberté. Peut-être même conquerraient-ils leur entière autonomie et pourraient-ils se gouverner eux-mêmes, comme ils l'entendraient—ce qui est, en définitive, l'idéal auquel aspirent tous les peuples.

Quant à l'indépendance complète, ils auraient tort de la désirer, et nous ne la leur souhaitons pas. Ils auraient beaucoup plus à y perdre qu'à y gagner.

La situation dans l'Extrême-Orient.

Les bruits qui couraient depuis quelque temps d'une prétendue conspiration dont Li-Hung-Chang aurait été le chef, étaient absolument faux. Le fameux vice-roi du Pet-chi-li a été, paraît-il, très gracieusement reçu par l'empereur de Chine. L'accord le plus parfait règne entre les deux puissants personnages.

On sait l'immense réputation dont jouit Li, non seulement dans son pays, mais dans toute l'Asie. On l'a longtemps appelé le Bismarck oriental. Le Tsung-li-Yamen ne pouvait donc faire un meilleur choix comme négociateur pour traiter avec le Japon. C'est le personnage le plus en vue, le plus autorisé de l'Empire. Cette fois, on ne peut plus dire que la Chine apporte de la mauvaise foi dans ses démarches en faveur de la paix est qu'elle ne cherche qu'à gagner du temps. Pas moyen pour le gouvernement de Hero Shrima de récuser un pareil homme. Nous aurons tort de croire que la paix soit à la veille de se conclure et que les hostilités vont cesser. Les armées japonaises sont plus actives que jamais. Elles font de rapides progrès et il ne se passera probablement pas bien longtemps avant que nous n'entendirons parler de leur marche sur Pékin.

Plus elles auront gagné de terrain, plus dure seront les conditions que leur empereur pourra ou voudra imposer à la Chine.

Celle-ci les acceptera-t-elles, se resoudra-t-elle à céder la moindre parcelle de son terrain. Lui est-il même possible de payer comme indemnité de guerre l'énorme somme de 400,000,000 de taels, comme semble vouloir l'exiger le Japon ? Plus les événements marchent, plus la situation se complique, plus il devient évident que les puissances européennes ont commis une lourde faute, en n'intervenant pas. Nous ne voyons guère qu'une puissance qui puisse gagner à la continuation de la guerre, c'est la Russie dont, au fond, le Japon fait les affaires. L'Angleterre en doit être fatalement la victime ; son empire des Indes en sera profondément ébranlé.

INFORMATIONS DIVERSES.

Une table votive à Jérusalem.

On annonce la découverte à Jérusalem d'une table votive, qui se trouvait sur le mur d'enceinte de la ville, derrière la porte de fer de Neby-Daud, récemment renversée par un ouragan.

D'après le docteur Bliss, elle fut construite par la troisième légion, dans l'intervalle de la destruction de la ville, par Titus, et de la fondation d'Allia Capitolina par l'empereur Adrien : elle porte une inscription latine invoquant la protection de Jupiter en faveur de l'empereur Trajan.

Comme les inscriptions en latin sont fort rares à Jérusalem, celle-ci promet d'offrir un réel intérêt ; elle est en partie couverte de plâtre ; mais on peut la déchiffrer sans peine.

Plusieurs tribunaux anglais venant de prononcer une série de condamnations contre des personnes coupables d'avoir coupé les oreilles de leurs chiens, le prince de Galles a cru devoir approuver cette sévérité dans une lettre adressée au vice président du Club des bulldogs et aussitôt communiquée à la presse.

C'est un triomphe pour la société qui s'est constituée en vue de protéger les animaux contre les mauvais traitements.

Cinq matelots gelés !!

On écrit de Sainte-Cécile plage sous une date récente :

"Le bateau de pêche 107, du port d'Etaples, a échoué de la façon la plus navrante sur la plage de Sainte-Cécile (Pas-de-Calais). Des huit hommes du bord, cinq étaient littéralement gelés. Tous les efforts furent prodigués vainement pour les rappeler à la vie.

"On devine le véritable affolement produit par cette catastrophe dans la population maritime déjà si éprouvée !....."

Les pages de Charles X.

Au sujet de la mort du général Le Preud'homme, comte de Fontenoy, dont on a annoncé l'autre jour le décès, voici quelques détails curieux touchant les anciennes désignations inscrites à l'Annuaire de l'état-major général.

Le général Le Preud'homme était le dernier des officiers généraux dont l'origine était indiquée par un P. à l'Annuaire. Cette lettre désigne les anciens pages de Louis XVIII et de Charles X promus sous-lieutenants une fois "hors de page."

Ces anciennes indications s'en vont de plus en plus. Ainsi il ne reste qu'un A. M., c'est-à-dire un général ayant débuté comme apprenti marin ; c'est le général en retraite Le Toulleo.

E. N. (Ecole navale) a disparu ; disparus aussi G. de C. (gardes du corps), G. d'H. (gardes d'honneur); G. R. (garde royale); PRYT. (Prytanée); S. L. P. (sous lieutenant provisoire). On trouve encore un S. L. (sous-lieutenant), c'est le général en retraite Porion.

Par contre, les S. (soldat), S. C. (Saint-Cyr) et E. P. (Ecole polytechnique) abondent.

Et il n'y a pas encore un seul S. M. (Saint-Maixent) ou E. V. (Versailles): mais cela viendra peut-être, si l'on ne se contente pas de l'S. pour les généraux qui sortiront des écoles de sous-officiers.

Un procès célèbre aux Etats-Unis sous le nom de *Procès des veaux*, et qui durait depuis vingt et un ans, vient de prendre fin.

En 1874, un fermier-propriétaire de l'Iowa, Johnson, fut accusé d'avoir volé quatre veaux.

L'affaire vint trois fois devant le tribunal. Les deux premières fois, les jurés ne purent se mettre d'accord ; la troisième, Johnson fut acquitté. Mais sa détention, son long éloignement de la ferme, avaient détruit sa fortune ; la faillite avait été prononcée.

Aussitôt libre, il intenta une action à ses accusateurs, et demanda 10,000 *dollars* de dommages-intérêts. Un premier jugement lui en accorda 3 000, un second 7,500 ; ils furent annulés. Enfin, un troisième jugement condamne les adversaires de Johnson à lui donner 1,000 *dollars*, somme dérisoire qui le laissait parfaitement ruiné.

Mais le procès n'était pas fini ; il fallait encore savoir qui paierait les frais de justice. L'arrêt tout récemment rendu les met à la recherche des accusateurs. Or, ces frais, accumulés pendant vingt et un ans, sont tellement formidables, que leur paiement entraine la faillite de tous les perdants.

Telle est donc l'issue financière du *procès des veaux* : ruine totale des deux parties. Le fisc et les gens de loi seuls y trouvent une abondante pâture.

Il paraît que les habitants du hameau de Vacarlais (Hérault) sont en ce moment envahis par les sangliers et obligés de se livrer, contre ces animaux, à des battues souvent émouvantes, si nous en jugeons par le récit suivant :

"Un sanglier, blessé de trois balles, s'était réfugié dans un ravin. Un des chasseurs qui le poursuivaient, s'étant approché du bord, glissa sur le talus gelé et *vint rouler sur le corps de la bête qui, rendue curieuse par ses blessures, l'attaqua avec violence.* Le chasseur ne perdit pas son sang-froid ; il tint tête à l'animal, qu'il acheva de tuer à coups de crosse de fusil. *Le chasseur n'a eu aucune blessure*, et c'est miracle qu'il ait échappé aux attaques du fauve, dont le poids était de 85 kilog."

On ne s'expliquerait pas, en effet, ce miracle, si l'on ne savait que les lignes citées plus haut sont extraites du journal d'un de nos confrères du Midi. Il est certain, en effet, qu'un homme du Nord ne fût pas sorti intact d'une aussi dramatique aventure.

"LA PATRIE."

La *Patrie*, de Montréal, vient d'entrer dans sa dix-septième année d'existence, et, à cette occasion, elle publie les lignes suivantes :

"LA PATRIE entre dans sa dix-septième année et nous profitons de cette occasion, comme les années précédentes, pour échanger quelques réflexions avec les bons vieux amis dont l'appui inébranlable, la bienveillante protection et le courageux dévouement nous ont permis de parcourir avec succès et utilité ces seize longues années de luttes et de combat."

Il n'y a pas de notre part orgueil déplacé à nous féliciter et même à nous enorgueillir de la position dans laquelle se trouve la PATRIE après une carrière aussi étendue.

"Tandis que ces feuilles aux réclames bruyantes, aux principes brutalement exagérés, aux convictions débordantes jonchent les routes et les bureaux de syndics, la PATRIE, décriée par les uns, enviée par le grand nombre, continue sa route, la tête haute, *per vias rectas*, par le droit chemin.

"Invariablement attachée aux grandes traditions libérales, inébranlable dans ces convictions qui sont la base de tout progrès social, matériel et politique, la PATRIE s'est contentée de bien faire et de laisser dire.

"Sa récompense se trouve dans sa haute prospérité politique et financière.

"En politique la PATRIE façonne, sans conteste, l'opinion de cette belle phalange de libéraux, un peu irréprésibles, prétend-on, mais toujours préférables aux chevaux-légers qui ont causé dans le parti les ruines que l'on sait ; financièrement elle se trouve dans une position inattaquable et que lui envient sans honte ses confrères de Montréal.

"C'est le cœur léger que nous entrons dans la nouvelle année qui s'ouvre. On nous nous trompons fort, en 1895 verra pour le Canada et pour le parti libéral de grands événements. Une lutte formidable se prépare contre le torysme corrompu et vermoulu ; contre le chancre des combinaisons ; contre les dévorances de la protection.

"Le parti libéral, avec ses chefs canadiens Laurier, Joly, Marchand, est le vaisseau sauveteur vers lequel se dirigent tous les yeux dans la tourmente que nous subissons actuellement et il a accepté avec joie la mission d'arracher le pays à la ruine et le peuple à la servitude des magnats et des exploiteurs.

"La bataille sera chaude ; elle sera implacable, mais les libéraux ont confiance dans leur bon droit et dans leur chef. Jamais ils ne sont entrés en lice avec autant d'assurance et jamais la chance n'a été plus belle de chasser les pillards et les écumeurs de budget.

"Inutile de dire que nous comptons bien être au premier rang dans le combat, que nous sommes prêts à faire largement notre part dans cet effort suprême : nous serons parmi les combattants, aussi infatigable dans la lutte, que modeste dans la victoire. Notre seule ambition est le triomphe du parti, c'est à cette œuvre que nous consacrons toutes nos forces et toute notre énergie.

"Et maintenant, un regard sur le passé : l'année écoulée n'a pas été marquée pour le journal par des événements bien saillants. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. LA PATRIE ne peut montrer que ses longues pages si guées dans le sentier inflexible de l'honneur politique et commercial.

"L'encouragement constant que lui donne une clientèle fidèle, les éloges qu'elle reçoit des chefs du parti lui démontrent que ses travaux sont utiles et profitables ; c'est le meilleur certificat que nous puissions ambitionner et il nous satisfait.

"Nous commençons cette nouvelle année avec autant d'assurance que les précédentes, en présentant nos respects à nos chefs, nos remerciements à nos amis, et nos amitiés à nos confrères.

"On nous permettra d'ajouter aussi que nous adressons au parti libéral nos souhaits de succès les plus chaleureux pour les élections générales qui se préparent."

LA QUESTION DE L'OUGANDA.

La question de l'Ouganda reste toujours en suspens. Depuis les massacres en masse des chrétiens dans cette contrée africaine, que l'on supposait dévouée à la France parce qu'elle était évangélisée par des missionnaires français, les Anglais y dominent en maîtres, mais s'ils parlent de temps en temps de réparer quelques-uns de leurs méfaits ils mettent une lenteur calculée à ne rien répondre.

A la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes, on s'est occupé de la question.

Sir Charles Dilke s'est montré curieux de savoir où en étaient les négociations avec la France. Il a demandé au gouvernement s'il avait reconnu la validité des réclamations des catholiques de l'Ouganda pour les massacres effectués sur les ordres du capitaine Lugard, représentant de la Compagnie Est Africaine.

Sir Charles Dilke désirerait connaître si c'est la Compagnie ou le gouvernement qui paiera les indemnités, si l'on en accorde.

Le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, sir Edward Grey, a expliqué que la question de l'Ouganda était encore en suspens parce qu'elle n'a pas fait l'objet de pourparlers particuliers. Elle sera réglée en même temps que les autres difficultés existantes avec la France sur le territoire africain.

Cette réponse du sous-secrétaire d'Etat n'est guère de nature à satisfaire les missionnaires français de l'Ouganda qui attendent avec impatience la juste indemnité qui leur est due. Cela paraît être tout simplement le renvoi du règlement de cette indemnité aux calendes grecques.

Les Lords, eux, ne se sont point préoccupés de la futile question due aux missionnaires français. Ils ont simplement demandé des explications sur la situation dans l'Ouganda.

Lord Kimberley a répondu au nom du gouvernement que les indigènes de l'Ouganda sont très satisfaits du protectorat britannique ; l'Angleterre a occupé une partie du pays voisin, l'Ounyoro, afin d'assurer la tranquillité dans l'Ouganda.

La guerre dans l'Ounyoro est menée à peu de frais et avec succès.

La Compagnie Est-Africaine désirerait occuper tout le territoire environnant le protectorat. Le gouvernement s'y est opposé.

Lord Salisbury a pris ensuite la parole pour reprocher au gouvernement de différer la construction du chemin de fer de l'Ouganda à la mer.

UNE LETTRE DE FRÉDÉRIC MISTRAL.

A l'occasion d'une récente conférence faite par M. Jean Carrère à l'hôtel des Sociétés Savantes, à Paris, le grand poète de Provence a écrit à son jeune confrère la lettre que voici :

Maillane (Bouches-du-Rhône).

Mon cher ami,

Paris est un levier tout-puissant pour le bien comme pour le mal. Paris, plus que jamais, est assoiffé de renouvellement. Paris est comme l'ivrogne qui soupire après un verre d'eau fraîche. Profitons de l'écœurement, de la satiété de son vieil ordinaire, pour lui montrer les belles grappes qu'il ne tient qu'à lui de cueillir dans une France rénovée.

Lointaines colonies, Tonkin, Afrique noire, tous ces mirages, certes, ne sont pas à dédaigner pour un grand pays comme le nôtre. Mais cette province tombée en friche, cette inépuisable terre de France provinciale qui produit le froment, l'huile, le vin, la viande et les pionniers de nos armées, pourquoi ne pas la coloniser, la remuer, la féconder par la vie intellectuelle ? De leurs rochers polis, de leur maigre archipel, les Grecs de la haute époque surent, par la liberté, l'autonomie, l'émulation, faire jaillir la vie qui nous émerveille encore. Et la France, qui détient le plus beau des territoires, laisserait s'y anémier, s'y eunuiser, s'y avachir, sous le rouleau de la routine et de l'imitation servile, les trente ou les quarante millions d'hommes qui y grouillent ! Que Paris, par la voix de la jeune génération, crie à la France : "Ressuscite !" et la France ressuscitera !....

FRÉDÉRIC MISTRAL.

La lettre qu'on vient de lire et qui n'était pas destinée à la publicité pose dans les meilleurs termes une question qui commence à intéresser tout le monde : celle de la décentralisation. Comme on le voit, et malgré tout ce qu'on a pu dire, Frédéric Mistral ne songe ni à déclarer la guerre à Paris ni à instaurer on ne sait quel séparatisme. Non, il unit dans ses préoccupations Paris et la province. Il demande à la jeunesse qui étudie à Paris de rendre à la province un peu de la vie intellectuelle qui y déborde. Il demande que, par une conception plus moderne et plus jeune de la vie nationale, on ne laisse pas la province s'étioler, s'anémier et mourir, en face de Paris menacé d'apoplexie. Ce souhait ne peut choquer personne et doit plaire à tous les patriotes.

LE MAL D'ECRIRE.

C'est le titre sous lequel M. Antoine Albalat vient de réunir en volume un certain nombre d'études littéraires, déjà publiées dans la *Nouvelle Revue*, et dont plusieurs, en particulier ce les qui concernent Châteaubriand et Gustave Flaubert, n'étaient pas passées inaperçues des lettrés. M. Antoine Albalat est un critique de l'école d'Hippolyte Taine et de M. Paul Bourget, "examinant la portée psychologique d'une œuvre plutôt que sa valeur d'art", soucieux d'abord de rechercher chez un auteur les manifestations de l'état moral ambiant. Il n'a pas eu de peine à discerner le *délirium littéraire* contemporain ; il a compris jusqu'à quel point "l'abus de l'encre nous avait intoxiqués" ; et il a fait de cette intoxication morbide une analyse très subtile, très profonde, qui nous montre assez, dans ce que l'on a déjà appelé la *littérature*, plus qu'une simple question d'esthétique, presque la menace d'un danger social. Il a énuméré les causes du mal ; il y a même proposé des remèdes. Comme il arrive toujours, c'est cette seconde partie de son travail Jean-Jacques Rousseau—I Ses Ancêtres et sa Famille, par Eugène Ritter.—VII. Poesie.—Le Jardin de la Nuit—VIII Education et Instruction, par M. F. Brunétière de l'Académie française.—IX. Revue Dramatique : l'Aze Difficile, au Gymnase.—Le Pardon, de M. Jules Lemaître, à la Comédie Française, par M. René Doumic.—X. Revue Musicale La Montagne-Noire, de Mme Augusta Holmès à l'Opéra, par M. Camille Bellaigue.—XI. Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique et Littéraire par M. Francis Charmes.—XII. Bulletin Bibliographique.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—D McQuay, Washington, D C ; H K Freeman, Chicago ; M Chambers, St Ignace, Mich ; Jas M Fortier, San Antonio ; L Loeser, Chicago ; L S S Cook, Milwaukee ; G Jackson, N Y ; H G Kent, Jacksonville, Floride ; R J Fowler, Birmingham, Alabama ; A M Arnold et sa femme, Chicago, Illinois ; M J Earl et femme, Davenport, Ia ; Jno S Woodruff et femme, Ludington ; W M Elliott et femme, Atlanta, Ga ; D M S Butler et femme, Rose Hornbrook, Mlle Hobart, Cherokee, Ia ; A S Johnson, Mississippi ; R I Mitchell, Milwaukee, Wis ; J W Andrews, Chas E Shoud, Sandusky, O ; Chas Wees, Jackson, Mich ; J O Johnson et femme, W C Strellen et femme, Colos, O ; G Martin et femme, Cleveland, O ; W H Lugue, femme et enfant, Baltimore, Md ; Chester Richardson, Mme J B Heiston, T O Edwards, J Davidson, New York ; Mme L S Webb Washington ; W P Sample, Mansfield, O ; W E Hoke, Ed T Maly, C J Meddis, St Louis, Missouri ; J R Jarrett, Chicago, Illinois ; A R Thompson, Mme W P Clancy, Mlle C Whitfield, Louisville, Ky ; W R Woods, Mlle Whepple, Louisville, Ky ; W R Woods, Mlle Whitfield W E Jones, Meridian, Miss ; W D Farrar, R J Ligon, ville ; Geo H Harper, Balt ; H O True, Detroit ; J H Gamon, Nashville ; G Martin, Cleveland, Ohio ; F C Smith, Colos, O ; T H Neecy, Wilwaukee ; W K Baldwin, Canton, Miss ; Thornton Woodberry, Frisco ; F W Fork, Hastings, Minn ; J C Morrison, St-Louis, Mo ; Nathan Allen, enfant et servante, M N E Allen, Mlle Allen, Wis ; R E Butt, Mme W Ridgwith, Mlle Wessell, S M Brown, Prof Geo Ecketz.

Hôtel Schmidt.—R G Eyrich, New York ; J P Davis, Nashville, Tenn ; J C Jackson Tickfaw, Lne ; T H Locke, New York ; R M McCann, Charleston, S C ; G T Coppleman, ville ; S Straub, Helena, Ark ; S Loventhal, Ill ; G C Alden, N Y ; H S Parks, Charleston, S C ; W W Hoffman, Milwaukee, Wis ; H N Jones, Boston ; Alfonso Gonzales, Bonfield, Nic ; E F King et femme, Montgomery, Ala ; M Brown, Summit, Miss ; R J Carson, New York ; W H Elliott, Calvert, Tex ; A Billing, Marshall, Tex ; M Wilburi, Meridian, Miss ; F Kraemer, Memphis, Tenn ; J L Marks et femme, Cincinnati, O ; M P S Steiner, Chicago.

Hôtel Cosmopolitain — Shep Sheppard, Baltimore ; G W Dold, S P Arnold, N Y ; Chas Kelser, Baltimore ; F A Shingleton, Jackson, Miss ; J Hardy, Vicksburg, Miss ; J A Robins, Baltimore ; L Schlather et fille, Cleveland ; G Mestier, Mlle Mestier, Dallas, Tex ; Wm T Conquest, Jr, Philadelphie ; E L Monsen, Illinois ; L G Walker, St-Louis, Mo ; F SLudeling, Lne ; Chester Brown, Lac Charles ; O B Emary, Lne ; A B Orr, Mobile ; R C Edgar, Dayton, Ohio ; Richard Gebe, Stafford, Conn.

LE CULTE DES GRANDS HOMMES

Le culte des grands hommes sévit de l'un et de l'autre côté de la Manche. En France, on souffre, depuis plusieurs années, d'une "napoléonite" aiguë ; les Anglais commencent à ressentir les atteintes d'une "nelsonite" virulente. Une *exposition Nelson* vient, tout assez justement, de s'ouvrir à l'Amirauté. On peut y voir la balle qui tua Nelson à Trafalgar (prêtée par la reine), et l'habit, percé de cette même balle, qu'il portait durant la bataille (prêté par l'hôpital de Greenwich). On voit encore d'autres habits, plusieurs épées ou poignards, le couteau et la fourchette d'or dont l'amiral se servait d'ordinaire, une boucle de ses cheveux, une de ses paires de bottes, les tentures qui décoraient sa cabine à bord du *Victory*, des objets variés, gravures, portraits, une carte de visite ainsi conçue : *Vicomte Nelson, duc de Bronté.* Il y a aussi des lettres, parmi lesquelles on cite celle-ci, la dernière qu'il adressa à lady Hamilton, où la tendresse de l'ami et les préoccupations du marin sont singulièrement mêlées : "Mon Emma bien aimée, je ne peux même pas lire votre chère lettre. Nous avons bon vent, et Dieu, j'espère, nous accordera la grâce de nous revoir. Le vent est tout à fait vif. Nous allons trop vite pour le bateau. Que le ciel vous bénisse, vous et Horatia. Adieu pour un peu de temps. Toujours, toujours, toujours à vous. Nelson et Bronté."

LA GUERRE DE CORÉE.

Un décret impérial a paru dans la *Gazette de Pékin* dont voici la traduction :

"Cette année, beaucoup de gens du dehors arrivent à Pékin à cause du froid violent ; il y a lieu de craindre que, parmi ces gens, il n'y ait des malfaiteurs cherchant des prétextes pour fomenter le trouble.

"C'est pourquoi, en ce qui regarde spécialement la protection des légations et des églises, j'ordonne au Grand Tribunal de préparer des troupes d'infanterie et de les faire commander par les chefs les plus habiles afin de réprimer toute sédition ou de rechercher tout perturbateur. Il faut que cette protection soit sérieuse. Si donc quelque malfaiteur essaye de troubler de quelque façon la tranquillité de ces établissements, qu'il soit de suite saisi et traité avec la plus grande rigueur. Que rien ne soit négligé et qu'on n'ait aucune indulgence pour ces gens-là. Nous affirmons ainsi de nouveau notre amitié pour les nations étrangères.

"Respectez ceci."

UNE RÉSOLUTION QUI SURPREND.

C'est surtout en Espagne que la résolution, inopinément prise par M. Ruyz Zorrilla de rentrer dans son pays, a causé de la surprise. Ce n'est pas la première fois que le révolutionnaire espagnol coupe ainsi la queue de son chien. Déjà, du temps du roi Amédée, M. Ruyz Zorrilla avait quitté tout à coup la vie politique et s'était retiré dans son manoir de Tablada, comme Charles Quint à Saint-Justa. Du reste, la situation actuelle de l'Espagne est telle que les agitateurs n'ont rien à y faire. On comprend très bien qu'un homme sérieux et posé renonce à une campagne qui n'a aucune chance de succès. De tous les hommes qui sont à la tête du parti républicain péninsulaire, M. Ruyz Zorrilla était le seul qui eût le tempérament vraiment révolutionnaire et ce fut le seul qui, dans le gouvernement provisoire qui suivit la révolution de 1868, apporta au pouvoir des idées véritablement réformatrices et novatrices. Le ministère de *Fomento* qu'il occupa lui dut alors des innovations libérales.

Revue des Deux Mondes.

Semmaire du livraison du 15 février 1895.—I. Lord Hyland, histoire veritable, par M. Robert de Bonnières.—II. La Règne de l'Art.—IV. Les Grandes Compagnies—L'Etat et le Collectivisme, par M. Anatole Leroy Beaulieu de l'Académie des Sciences morales.—III. La Fin du Second Empire—III. Le Dernier Jour, par M. Etienne Lamy.—IV. La Polychromie dans la Sculpture Grecque, par M. Maxime Collignon, de l'Académie des Inscriptions.—V. Ma ylks, première partie, par Mme Marguerite Poradowska.—VI. Les Nouvelles recherches sur Jean-Jacques Rousseau—I Ses Ancêtres et sa Famille, par Eugène Ritter.—VII. Poesie.—Le Jardin de la Nuit.—VIII Education et Instruction, par M. F. Brunétière de l'Académie française.—IX. Revue Dramatique : l'Aze Difficile, au Gymnase.—Le Pardon, de M. Jules Lemaître, à la Comédie Française, par M. René Doumic.—X. Revue Musicale La Montagne-Noire, de Mme Augusta Holmès à l'Opéra, par M. Camille Bellaigue.—XI. Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique et Littéraire par M. Francis Charmes.—XII. Bulletin Bibliographique.

L'Hymne à Apollon et le *Pæan* seront exécutés prochainement avec orchestre et chœurs.

LACOSTE-DURRUTY.—Marié le 14 février 1895, à la résidence de la mariée, par le Très Rév. Père H. C. Mignot, officiant, VICTOR LACOSTE à MLLE MARIE DURRUTY. Tous deux de cette ville. Pas de cartes.

GUEYDAN—Décédé à New York, hier, 28 février 1895, LÉONCE P. GUEYDAN, âgé de 42 ans, fils de J. P. Gueydan et de Joséphine Ducommun, né à Abbeville, paroisse Vermillion, où il sera inhumé.

Les journaux d'Abbeville sont priés de reproduire cet avis.

1er mars—1f—C 1f

CAMPIGLIO—Décédé, hier matin, à une heure et quart, BIANCO CAMPIGLIO, à l'âge de soixante quinze ans, natif de Milan, Italie, et demeurant en cette ville depuis quarante-quatre ans. Ses funérailles auront lieu aujourd'hui, à trois heures, de sa dernière demeure, au No 1,116 Melpomène, entre Camp et Magazine.

I membri della Societa Italiani di Mutuo Beneficenza sono pregati d'intervenire agli funerali del loro defunto fratello, BIANCO CAMPIGLIO, che avranno luogo oggi, a le tre, della sua ultima residenza, No 1,116 Melpomene, fra Camp e Magazine

Per ordine del Presidente,
1er mars—1f JOHN ROCCHI.

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1010.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 à 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES,
Vins Blancs, Hauteurs et Riesling
TO-KAY.
Angelica, Muscatelli,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY.
Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandis achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.

24 août—1an

CONSULAT DE FRANCE

—A—

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX, RUE ROYALE, 31.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

MARS 1895.

A l'avenir la présente publication n'aura lieu que le DIMANCHE.

Liste de publication.

Alhalts, Jean Pierre.
Balex, Maximilien
Barriquant, Pierre Marie.
Berger, Joseph Prosper
Bideault, Anthelm
Beuscayrol, Hippolyte
Carrère, François Ignace
Cassagne, Henri François.
Castejon Théodore
Cazaux, François (Cournurat)
Chedal, Joseph
Cormouville Jean
Coste, Antoine Joseph
Costaline, Paul
Consté, François.
Davict, Jean Louis
De Laborde
De Lingua de St Blancat (Henri et Maurice).
Dubos, Joseph Albert
Dufau, Pierre
Fenouillat, Léonard
Festin (veuve) née Bifaud
Gardonneix, Joseph
Gibouiet, Benoit.
Gourgotte, dit Gaspard
Laffitte, Marie Philippe Pierre
Larcade Laurent
Lagny, Joseph
Larcy, Henri Joseph, dit Paloucère.
Léger, Henry
Merli, Jean Baptiste
Millet, Elie
Nicolau, Louis Pierre
Pardon, Jean Joseph
Poirier, Auguste Joseph
Pottier, Georges Louis
Pourtau, Jean Pierre Alexandre
Ragney, Paul
Reynaud, Louis Charles
Ribes Jean Marie
Ricaud Armand Bernard (dit Colomes)
Robion, Stanislas Joseph E
Sanbet, Jean Baptiste
Simon, Louis Alpe
Torrès, André
Valentin, Valentin Saraphin Stanislas
Viguerie, (Jean Marie (traîtés)

LETTRES.

Metauer, Albert. — Rondeau, Gaston.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. le secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.

Signé : G. B. D'ANGLADE,
Consul de France.

Société Française du 14 Juillet.

AVIS.

L'Ecole primaire, gratuite, fondée le 6 février 1895, par la Société du 14 Juillet, devant s'ouvrir le 1 mars prochain, la Direction informe les parents qui désireraient y envoyer leurs garçons, qu'ils auront seulement à en adresser la demande par écrit, à Mlle Léona Queyrouse, Directrice de l'Ecole, rue St-Louis 17, N. O.

Seront admis gratuitement, tous les garçons, au-dessus de 7 ans sachant lire, et sans distinction de nationalité.

Nouvelle Orléans, 28 février 1895.

Le Secrétaire. Le Président,
J. E RIVOIRE. R. SENAC.
28 fé—mars 1 3 5 7 9 10 12 14 17

Avis.

Excursion du dimanche du Louisville & Nashville.

La première excursion du dimanche aura lieu le 3 mars et continuera dorénavant tous les dimanches pendant toute la saison. On peut se procurer les billets en ville au bureau 614 et 616 rue du Canal les samedis.

Départ de la tête de la rue du Canal les dimanches matins.

Passage, aller et retour, $1.

JOHN KILKENNY,
Surintendant. D. P. A.
C. MARSHALL,
27 fév—27—1er mars

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans,